

L'évolution démographique  
et l'intensification de l'occupation de l'espace  
Le desserrement spatial et  
la colonisation agricole

RAPPORTEUR : Jacques Lombard (*Université de Lille*)

Le thème de cette demi-journée porte toujours sur les initiatives paysannes — comme ce fut le cas hier soir — initiatives qui vont se déployer : soit dans des espaces de surpeuplement, dans ces espaces « bondés », dont on pourrait parler en pastichant L. STRAUSS, à propos de ses « Tristes Tropiques », soit dans des espaces « desserrés », c'est-à-dire relativement peu peuplés; espaces qui vont alors se révéler particulièrement propices aux opérations de colonisation agricole.

Comme précédemment, ces initiatives paysannes vont encore impliquer des choix, c'est-à-dire des stratégies, mais moins des stratégies de l'aménagement de l'espace (comme on l'a vu hier pour les cultivateurs-éleveurs Peul du Niger) que des choix, souvent rationnels, de techniques culturales, comme l'attestent les communications de G. ABALU et de SILVA ou celle de J.-L. DONGMO.

de développer les thèmes ou problèmes qui apparaissent en dénominateur commun. Si j'étais trop schématique ou incomplet, les auteurs voudraient bien, je l'espère, m'en excuser, et compléter ou modifier mes propos.

Les choix de stratégies vont donc se présenter sous un double volet : celui des zones de fort peuplement et celui des zones plus « desserrées » : opposition qui apparaît d'elle-même à la lecture de notre programme.

Les zones de fort peuplement font l'objet de trois communications, dont deux sont des études de cas et une de réflexions plus méthodologiques.

L'intervention de G. ABALU et De SILVA met en valeur la volonté des paysans Hausa du Nigeria du Nord de maintenir un système de cultures associées — système qui avait fait traditionnellement ses preuves — plutôt que d'accepter, comme le suggérait une certaine rationalité étrangère, l'exploitation en mono-culture.

Celle de J.-L. DONGMO insiste de son côté sur les efforts des Bamiléké de l'Ouest-Cameroun pour maintenir avec constance leur production vivrière et lutter contre la « tentation marchande » des cultures spéculatives et apparemment plus rentables, comme le café, introduit et développé par le colonisateur.

Mais, nous reviendrons dans un instant sur ces 2 communications.

La 3<sup>e</sup> communication, de J.-M. GASTELLU, porte également sur un pays traditionnellement peuplé, celui des Serer du Sénégal dans l'arrondissement de MBAYAR. Cependant, elle se démarque assez nettement des précédentes par son caractère méthodologique et une réflexion menée à propos de

l'informateur. Chacun a ses propres intérêts, souvent évidents, surtout lorsqu'il s'agit de définir des droits fonciers et leur caution par la tradition, dans un pays où le chef de terre Serer (jadis, tout puissant distributeur de droits d'usage) a vu diminuer progressivement l'importance de son empire territoriale, mais pas toujours, pour autant, le montant de la redevance foncière exigée du paysan. Toutefois, comme le souligne l'auteur, la loi de 1964 sur le Domaine National devait mettre fin aux droits des maîtres de la terre.

En revanche, les autres communications portent plus généralement sur des études de cas.

Dans le cadre des zones de peuplement, l'article de G. ABALU et DE SILVA mérite d'être évoqué plus largement, ainsi que celui de J.-L. DONGMO.

Les deux premiers auteurs, après avoir montré la double contrainte : géographique, pour ce qui concerne la durée extrêmement brève de la période des cultures et démographique, liée à l'augmentation constante des populations hausa, vont mettre l'accent sur une stratégie d'utilisation de la terre spécifique à ces cultivateurs. Ceux-ci vont rechercher à maintenir, voire développer, un système de cultures associées, en dépit des exportations d'une rationalité étrangère, prônant la monoculture. Ce comportement ancien se manifeste jusqu'à aujourd'hui, puisque les champs à culture unique ne représentent que 17 % de l'ensemble des cultures. Cette logique paysanne qui, ici, semble rejoindre la rationalité tout court, est présentée par les auteurs comme tout à fait efficace, car la culture associée permet d'obtenir un rendement maximum, de même qu'un rendement moyen supérieur à ceux qu'apporterait la monoculture. Jouant sur l'association mil/sorgho (la plus fréquente), mais aussi sur d'autres combinaisons où entrent l'arachide, le coton, ainsi qu'une variété de pois, les tests établis par les auteurs montrent que la culture associée permet aussi de minimiser les risques de mauvaise récolte, de dépréciation des denrées sur le marché, par cette stratégie très sage et paysanne qui consiste « à ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier ». Elle apparaît enfin, sur le plan nutritionnel, comme la plus adaptée, car elle assure un équilibre des éléments nutritifs, tout au long de la consommation

C'est aussi la position de J.-L. DONGMO qui, à propos d'un des paysannats les plus élaborés de l'Afrique, celui du pays Bamileke, et l'un aussi qui a eu à faire face à une sévère contrainte démographique (125 hab./km<sup>2</sup>), montre à l'évidence la rationalité d'une agriculture intensive traditionnelle, utilisant à la fois les champs ouverts, avec pratique de jachère, et le bocage à culture et à fertilisation pérennes. Comme dans le cas précédent — et ce peut être là un thème intéressant du débat — la somme des cultures utilisée est considérable et leur association est également privilégiée. Cette agriculture traditionnelle, bien connue, s'est préservée en réaction à la colonisation et à l'agression d'une économie marchande, orientée vers le café et avide de s'implanter sur les terres les plus riches. Dans l'alternative, qui se pose pour tout développement agricole, entre le vivrier et le

du premier. Il reste — mais c'est une interrogation que je fais mienne — il reste à savoir s'il n'y a pas eu aussi en pays bamileke, en particulier dans les terres de colonisation nouvelle, des comportements tous différents à ceux qui viennent d'être soulignés.

Cette question nous amène à nous intéresser maintenant aux études de cas de colonisation agricole, en particulier à celle de Ph. LENA qui fait référence aux zones relativement vides du Sud-Ouest de la Côte-d'Ivoire, où les initiatives d'occupation du sol ont encore un caractère spontané, et à celle de G. ROCHETEAU qui traite de la colonisation des Mourides sénégalais, laquelle prend une forme directive, avec un encadrement d'organisation étatique ou de coopératives.

cole et pastorale. Le Sahel voltaïque présente l'exemple d'une région où ce type d'économie mixte arrive aux limites de sa viabilité et se caractérise, pour la double activité agricole et pastorale, par un système extensif. L'accroissement démographique est tout juste compensé par l'extension des surfaces cultivées, mais depuis la sécheresse surtout, le potentiel pastoral a diminué, à cause, en particulier, de la charge excessive en bétail. Un équilibre harmonieux s'est néanmoins instauré, malgré la perturbation de l'exploitation traditionnelle des parcours, transformés en cultures, notamment les bas-fonds cultivés en sorgho. Les champs, après récolte, sont ouverts aux animaux, lesquels en retour profitent des restitutions fourragères des cultures. Ainsi, l'agriculteur devient un producteur de fourrage et les cultures contribuent à alimenter un bétail, phénomène qui vient compenser la réduction des surfaces de pâture.

Il y a là, finalement, un système qui, bien que correspondant à une colonisation de terres neuves, rappelle toutefois les formes d'exploitation des terroirs peuplés.

Il en va différemment de la colonisation dans les vallées de la Volta, objet de la réflexion de J.-P. HERVOUET et A. PROST et née aussi d'un desserrement de l'occupation de l'espace. Contribution à une véritable géographie de la pathologie, les auteurs s'interrogent sur ces premières migrations des Bissa dès le début du XX<sup>e</sup> siècle dans le pays de l'onchocercose et notamment sur la relation des facteurs géographiques et épidémiologiques. Ainsi, la dispersion de l'habitat, comme celle des zones de culture, semblent être facteurs d'aggravation de la maladie, alors que le regroupement des hommes et de l'espace cultivé paraissent abaisser son niveau de gravité.

Après avoir fait l'historique de l'occupation de l'espace dans les vallées des Volta blanche et rouge, occupation entraînant une exploitation extensive et une dégradation de l'environnement de la part des paysans ayant connu autrefois des pratiques culturales intensives sous parc à Acacia Albida, les auteurs soulignent, dans le phénomène de colonisation, une initiative répondant à une logique économique fondée sur une production vivrière élevée avec investissement relativement faible du travail. C'est un type d'insertion de systèmes attestés dans bon nombre d'autres régions et pouvant faire l'objet, là encore, de notre réflexion, si vous le voulez bien. Puis, cette analyse géographique laisse la place de nouveau à la réflexion épidémiologique pour conclure que toute technique d'occupation de l'espace intéressant des densités inférieures à 35 h/km<sup>2</sup> était condamnée à terme par la maladie.

Enfin, autre et dernière contribution originale, difficilement classable dans notre typologie des espaces denses ou « desserrés », celle de J. SENECHAL sur l'exode rural au Congo et l'urbanisation vertigineuse de ce pays, dans sa capitale comme dans ses centres secondaires. Phénomène de colonisation à rebours, où c'est la terre proche des villes qui devient objet de convoitise de même que celle des nouveaux centres, nés du transport du manganèse, comme Makobono, dans le Niari.

Après avoir constaté l'intensité de l'exode rural, tant dans les environs de la capitale que dans les régions les plus éloignées, ce qui atteste de l'ampleur du problème, l'auteur observe que les cultures de plantation, comme le café, dont la rentabilité pouvait laisser supposer qu'elles dissua-